

Communication de Monsieur Claude PERRIN



Séance du 2 mars 2001



En passant par la Lorraine... Ou le grand Est français visité par Arthur Young en juillet 1789

Arthur Young est un agronome anglais, fils du recteur du village de Bradfield dans le Suffolk, né et mort à Londres (1741-1820). Il a vécu dans son pays le passage de l'agriculture traditionnelle, médiévale, à l'agriculture moderne. Il s'essaya sans succès à la vie agricole active à la succession de son père en acceptant d'exploiter quelques 40 hectares des terres de sa mère en 1763. En revanche, il fit preuve de qualités de théoricien et d'observateur consacrées par des lettres et des essais rédigés à l'occasion de nombreux voyages qui lui valurent une réputation universelle.

Il parcourut d'abord les comtés du sud de l'Angleterre et du Pays de Galles, puis ceux du nord de l'Angleterre et l'Irlande et enfin le royaume de France par touches successives. Il édita des Calendriers du fermier et mit sur pied l'édition mensuelle des *Annales de l'Agriculture*, revue prestigieuse dans laquelle le roi Georges III (1738-1820 un des plus longs règnes d'Angleterre : 1760-1820), lui-même ne dédaignait pas de rédiger quelques articles. Quand William Pitt établit son bureau de l'agriculture en 1793, il y installa Arthur Young comme secrétaire et, avec le président Sir John Sinclair, produisit et publia des rapports sur l'état de l'agriculture dans les différents comtés du Royaume Uni, qui constituent de précieuses références pour toute la période 1780/1820.

Marié en 1765, Arthur eut quatre enfants. Il eut la douleur de perdre sa dernière fille, Bobbin, à l'âge de 14 ans (le 14 juillet 1797).

Il rédigea une autobiographie dont Betham Edwards publia une version réduite en 1898.

Arthur comptait parmi ses amis et correspondants le président des nouveaux Etats-Unis, George Washington, qui l'invita à visiter la Virginie, le Premier ministre déjà cité, William Pitt, le marquis de La Fayette, le duc de Liancourt, le savant Joseph Priestley et les philosophes Edmund Burke et Jeremy Bentham.

Incontestablement, Arthur Young doit son titre de gloire à la publication de ses "*Travels in France*", relation des voyages effectués dans le royaume de France en 1787, 1788 et 1789 et centrée sur culture, santé, ressources et prospérité nationale. Il délivre ainsi un message sur l'état de santé de l'économie, les mentalités, le régime politique à un moment crucial de l'histoire de notre société et se livre à des réflexions comparatives entre son pays et la France. Il bénéficie de rencontres privilégiées avec les personnages les plus représentatifs dans les secteurs et les domaines d'activité les plus divers et paraît, à sa lecture, remarquablement renseigné sur ses différents interlocuteurs et bien introduit auprès d'eux.

Ses voyages en France faisaient suite au séjour chez lui à Bradfield des deux fils, François et Alexandre, du duc de Liancourt, un des représentants les plus remarquables de la noblesse éclairée du XVIII^e siècle et chez lequel il fit à son tour plusieurs séjours. Ces voyages répondaient également à une lettre d'invitation datée du 9 avril 1787 de Maximilien de Lazowski (né en 1748), fils d'un officier de bouche du Roi Stanislas et qui nous vaudra un passage à Lunéville de notre voyageur.

La première édition de cet ouvrage date de 1792 : par ordre de la Convention et aux frais de la nation, la traduction française fut tirée à 20.000 exemplaires et distribuée dans toutes les communes de France. La même année (1793) sortaient les traductions russe et allemande (Berlin).

L'édition dont nous disposons est celle en deux volumes publiée en 1793 à Dublin. on peut déjà juger du renom de l'auteur à l'énoncé des nombreuses sociétés savantes de son temps auxquelles il était affilié à plusieurs titres, tant en Angleterre qu'en Europe et dont nous ne mentionnerons que la répartition topographique hors du Royaume Uni : Zurich, Mannheim, Saint-Petersbourg, Paris, Florence et Milan, ce qui souligne à quel point les échanges étaient nourris à cette époque, car, à cet égard, Young n'est pas une exception.

Le chevalier Plumard de Dangeul avait déjà fait paraître en 1754 à Leyde des “ *Remarques sur les avantages et les désavantages de la France et de la Grande-Bretagne par rapport au commerce et aux autres sources de la puissance des états* ” (in-12 de Vipp., 4ff. n.ch. et 408 pp.), on peut donc le considérer comme un précurseur de Young.

Dans son introduction, Young fait part au lecteur de ses scrupules relatifs à la méthodologie à employer pour ce genre d'exercice de style : “ *faut-il rédiger une relation au jour le jour ou bien effectuer une synthèse réfléchie à tête reposée ?* ” Autrement dit, présenter ses observations sous la forme de lettres rédigées sur le vif, ou bien sous la forme d'un essai ? Young pèse le pour et le contre de chaque formule, notamment sur le plan de la crédibilité. La rédaction “ du premier jet ” oblige l'auteur à ne parler que de ce qu'il a vu et au prorata du temps passé, ce que le lecteur peut aisément contrôler. Tout autant que la validité et la portée des remarques du voyageur dictée pour des raisons personnelles ou pour des motifs plus élevés. L'inconvénient est le risque de prolixité, de répétitions et de contradictions. Ce mode rédactionnel certes très vivant, oblige à ne traiter les grands sujets que de façon fragmentaire, sans possibilité d'illustration ou de comparaison.

L'essai composé après recul et réflexion porte non plus sur le voyage mais sur le résultat du voyage. Il a l'avantage de permettre le développement des sujets traités à un degré aussi complet de combinaison et d'illustration que les capacités de l'auteur le lui permettent. La capacité vient avec beaucoup de force et d'effet, ce qui n'est pas interdit par la concision.

Tout compte fait, notre auteur opte pour l'association des deux formules. “ *Ayant pesé le pour et le contre, je pense qu'il n'est pas dépourvu de sens pratique dans mon cas particulier de retenir les bénéfices de ces deux types* ”. Il concède avoir expurgé son texte des conversations intimes et autres détails mentionnés pour la distraction de sa famille et de ses amis.

En conséquence, son ouvrage se répartit en deux volumes. Le premier est le texte du voyage au jour le jour, du premier jet : “ *just as it was written on the spot* ”. Le second est un ouvrage de réflexion sur les grands thèmes et, au premier rang, l'agriculture mais aussi l'économie, le climat, l'irrigation, les vins, les impôts. Bien sûr, le sujet de la Révolution n'est pas oublié et traité en final.

Durant ses pérégrinations en France, Arthur Young a rencontré les personnages les plus éminents dans les domaines les plus variés. Il disposait, à cet effet, de lettres de recommandation. Cela ne suffisait pas toujours en France, ainsi que le notait Louis Sébastien Mercier dans son “ *Tableau de Paris* ”, en 1782. “ *Il est heureux que Young ait eu des*

amis et fût connu car l'étranger qui n'a point d'amis marche au hasard au milieu de six cent mille âmes (à Paris), un nom fameux est la meilleure lettre de recommandation qu'on puisse avoir". Young venait en France sur invitation et voyageait parfois avec des amis comme Maximilien de Lazowski. Mais il était parfois seul et les lettres de recommandation que des hôtes obligeants lui avaient rédigées au cours de ses étapes ne suffisaient pas toujours, comme en témoigne le fâcheux incident qui lui arriva à Besançon.

Nous avons choisi de développer devant vous la troisième incursion de Young sur le royaume de France car elle offre un double intérêt, géographique et historique. Elle se déroule en effet pour une grande part sur le territoire du grand Est de notre pays, englobant Champagne, Lorraine, Alsace, Franche-Comté et Bourgogne. Elle a lieu enfin en pleine efflorescence du tumulte et du bouillonnement révolutionnaire : les mois chauds par excellence de juillet et d'août 1789.

Nous pouvons en outre tabler sur la lucidité, la sagacité et même le courage de notre voyageur qui n'en est plus à son coup d'essai. Il a 48 ans quand il entreprend ce troisième voyage sur notre sol ; il a eu tout le temps de s'imprégner, lors des voyages précédents de nos us et coutumes et de percevoir les ferments de l'embrassement qui se prépare. Il offre les garanties d'un témoin impartial, sans autre arrière-pensée que de rapporter ses jugements à sa référence d'insulaire vivant sous le régime de royauté constitutionnelle. N'oublions pas qu'il est agronome et qu'il enquête sur les ressources, les moyens au XVIII^e siècle, il se pique d'intérêt pour la recherche scientifique, d'autant qu'elle peut avoir des retombées pratiques en agriculture. Il cherche à s'approcher des grands esprits et des scientifiques ; à cet égard, il sera comblé lors de sa longue rencontre à Dijon avec Guyton de Morveau.

Le présent exposé est donc centré sur le rapport " sur le vif ", au jour le jour, de notre voyageur dans son exploration du triangle Paris-Strasbourg-Moulins, qui manquait à son palmarès. C'est un carnet de route rédigé comme un livre de bord de marin consignait date et distance.

Notre homme voyage habituellement seul, sur une monture de location, puisqu'il a du se résoudre à se séparer de sa jument qui, de borgne, est devenue totalement aveugle, ce qui vaut au lecteur quelques remarques désabusées sur la compétence des vétérinaires anglais. Young n'aime pas du tout la compagnie forcée subie lors de ses déplacements en diligence. Il ne manque en aucune occasion de vanter la qualité de notre réseau routier et de s'étonner de sa vacuité. Nos grandes routes sont superbes mais désertes.

DÉPART DE PARIS POUR LA BRIE (tome 1, p. 263)

Arthur Young quitte Paris le 28 juin 1789 au terme d'un séjour de trois semaines très fécond tant sur le plan scientifique que politique. Il a pu constater l'agitation et l'exaltation des esprits, mais aussi les doutes, les inquiétudes et les illusions. Il a été reçu dans salons et académies et, grâce à ses amis, a pu assister à Versailles aux diverses cérémonies d'installation des Etats Généraux. Pour se faire une idée complète du royaume de France, il lui manquait, après deux précédentes incursions, l'exploration du triangle Paris-Strasbourg-Moulins, ainsi que la zone sud-est sous-jacente. Nous le suivrons donc dans ce triangle du grand Est. Ayant goûté à l'inconfort et la promiscuité des diligences, il préfère voyager seul et a fait l'acquisition à cet effet d'un cabriolet "anglois", comme disent les français et d'un cheval. Il laisse son fidèle Lazowski en proie à de vifs soucis sur l'avenir du royaume et sa chère protectrice, la duchesse d'Estissac, à qui il a promis de rendre visite à son retour. Nous n'avons pas l'intention de suivre notre voyageur pas à pas durant ses pérégrinations, mais de nous attarder uniquement sur les observations, jugements, réflexions, formulés à l'occasion de constats, de rencontres, de situations dont il a été le témoin en cette période tourmentée et agitée où l'imprévu est monnaie courante. La table d'hôtes dans les auberges, mais aussi les salons les plus huppés sont des terrains d'écoute tout autant que les doléances exprimées en pleine rue ou en rase campagne par des citadins ou des paysans en mal de confiance et d'épanchement. Chemin faisant, il pourra parfois comparer les scènes dont il a été le témoin au récit qui en est colporté dans les autres villes, voire constater le silence fait autour de manifestations de grande ampleur dans des grandes villes. C'est ainsi que des scènes d'émeutes et de violences auxquelles il assistera à Strasbourg seront ignorées des autres villes d'Alsace et a fortiori en Franche-Comté et en Bourgogne.

S'arrêtant à Nangis pour le dîner, il peste contre l'inconfort et l'inconfort du lieu aggravée par un temps maussade. Il est vrai qu'il est encore sous le coup du feu et de l'animation de la révolution qui démarre à Paris et des conversations libres et instructives qu'il a pu avoir avec les interlocuteurs les plus diserts.

Ce changement brutal le fait sombrer dans la dépression. Le voilà à Guignes où un spectacle de danse d'enfants animé par un musicien ambulancier le tire de ses sombres pensées et lui fait retrouver des accents de joie puérile bientôt anéantis par l'horreur d'un repas médiocre qu'il juge hors de prix.

Notre voyageur était attendu au château de Nangis, le maître des lieux lui ayant fait promettre l'an passé à Caen de s'arrêter chez lui. Dans cette vaste demeure où a été conviée la meilleure société, les conversations vont

bon train sur les sujets politiques. Tout le monde, y compris le chapelain du château, y va de son avis sur les aspects théoriques d'un gouvernement parfait. Young souligne pour le lecteur certains aspects des faits en cours : le côté discutable de l'origine, le rôle du hasard dans le déroulement et l'apparence visionnaire de la finalité. Le débat portera sur la valeur comparée de la constitution anglaise et des projets des " leaders " de l'Assemblée Nationale.

A propos de la presse, sujet cher à notre Anglais, s'il accepte le principe d'une profusion de libelles incendiaires mêlant théories et spéculations, il déplore l'absence d'organe modérateur de référence rédigé par des écrivains de talent et dont l'autorité permettrait de réfuter et de confondre les doctrines à la mode s'il bénéficiait de la même diffusion que les autres journaux et gazettes.

Le 30 juin, la contemplation de l'imposant château de son hôte, d'autant de deux siècles, nous vaut une envolée sur la valeur comparée des productions artistiques, architecture comprise, de l'Angleterre et de la France. Young prétend que tout ce qui s'est fait en France sous le règne d'Henri IV, villes maisons, rues, routes et tous les objets d'art, était supérieur à tout ce qui se faisait en Angleterre à la même époque. Mais, depuis, la situation s'est retournée et Young y voit une manifestation de la supériorité politique de son pays, notamment sur le plan de la liberté.

Comme tous les châteaux qu'il a vu en France, il observe que celui-ci est adossé à la ville et regarde vers une campagne rehaussée par de judicieuses plantations, la vue ne donnant sur aucune construction. Il y a un gazon anglais récemment installé.

Nangis est assez proche de Paris pour que les gens du commun aient une culture politique. C'est ainsi que le perruquier qui s'est occupé de lui le matin, lui a raconté que tout un chacun était déterminé à ne plus payer aucune taxe, même si l'Assemblée Nationale l'ordonnait. Le coiffeur brossa alors à Young un effrayant tableau de la misère populaire : des familles entières dans la plus extrême détresse, ceux qui ont un travail étant insuffisamment payés pour les nourrir et beaucoup qui trouvaient difficile de se procurer un travail.

Ces assertions furent confirmées à Young par Monsieur de Guerchy qui lui précisa que, par souci d'éviter les accaparements, il était désormais interdit d'acheter plus de deux boisseaux de froment au marché. Young considère que ce genre de mesure est plutôt de nature à aggraver ce qu'elle prétend enrayer.

Comme c'était jour de marché, Young se posta pour observer : le froment échappait à cette régulation autoritaire, malgré un parti de dragons alignés devant le marché pour prévenir toute violence. Les prix

demandés suscitaient des querelles avec les boulangers. De l'invective à l'algarade, c'est bientôt l'émeute et chacun s'échappe en courant, emportant pour rien du pain et du blé. Ce qu'observe Young n'est pas spécifique du marché de Nangis et s'est produit dans beaucoup d'autres endroits. Du coup, ni les fermiers, ni les boulangers ne veulent plus approvisionner les marchés, ce qui aggrave le risque de famine et suscite une augmentation énorme du prix des denrées. Un cercle vicieux s'établit avec climat de malaise et d'insécurité, rendant obligatoire le déploiement de troupes pour assurer la sécurité de ceux qui approvisionnent les marchés.

Parmi les visiteurs de son hôte, il y a M. Trudaine, châtelain de Montigny, accompagné de sa nouvelle et jeune épouse... L'histoire de cette idylle vaut d'être contée. La jeune femme était demoiselle de Cour Breton, nièce de Madame Calonne et était promise contre son gré à un certain Lamoignon. Estimant que des refus ordinaires n'auraient aucune portée, elle se détermina pour une action d'éclat : obéissant aux ordres de son père, elle se rendit à l'église mais pour y clamer un NON solennel au lieu du OUI attendu ! Elle partit ensuite à Dijon et s'y agita tant qu'elle reçut des vivats et acclamations populaires pour avoir refusé de s'allier à la Cour Plénière. Sa fermeté était commentée partout à son avantage. Elle était accompagnée à Nangis de M. la Luzerne, neveu de l'ambassadeur de France à Londres qui, dans un anglais "haché" raconta à Young qu'il avait appris à boxer auprès de Mendoza (Daniel Mendoza (1763-1836), célèbre boxeur anglais d'origine juive considéré comme le premier combattant "scientifique" de l'histoire du pugilisme). César Guillaume, Cardinal de la Luzerne, né et mort à Paris (1738-1821), frère de l'homme politique, était évêque de Langres et de Dijon. Il fit partie de l'assemblée des notables en 1788 et joua ensuite un rôle actif à la Constituante, puis émigra en 1791. Pair de France sous la Restauration, il devint ministre d'état et reprit enfin nominalement l'évêché de Langres dont il s'était démis à la signature du Concordat. Young commente à propos des leçons de boxe du prélat : *"personne ne peut dire qu'il voyage sans apprendre quelque chose"*. Puis il ironise : *"le duc d'Orléans a-t-il aussi appris à boxer ?"* (apparemment, il ne le porte pas dans son cœur). Les nouvelles de Paris sont mauvaises, l'agitation s'accroît et le degré d'inquiétude est tel que la Reine a appelé le maréchal de Broglie au cabinet du Roi, afin de lever une armée. Young déplore qu'une gestion aussi lamentable des affaires conduise à une telle extrémité.

Il s'attarde dans la région et est reçu au château de Mauperthuis par le marquis de Montesquiou qui en est le bâtisseur. Young n'a d'yeux que pour le splendide jardin anglais conçu par le jardinier du comte d'Artois. Il y admire les sources jaillissantes et s'extrasie sur la conception du

jardin potager et surtout sur son ingénieux système d'irrigation échelonnant un système de bassins à fond pavé tout à fait recommandable dans ce type de configuration à flanc de coteau. La famille de Montesquiou passe pour une des plus anciennes de France et revendique des titres remontant à Charlemagne, assertion corroborée par le roi lui-même.

Son hôte appartient en effet à une célèbre dynastie. Il s'agit de François Xavier Marc Antoine, duc de Montesquiou-Fezensac (1756-1832). Abbé de Beaulieu, député du clergé aux Etats Généraux en 1789, il soutint le maintien des anciens droits avec une courtoise éloquence qui lui valut de la part de Mirabeau le surnom de “ *petit serpent enjôleur* ”. Elu deux fois président de l'Assemblée constituante (janvier et février 1790), il attaqua la Constitution civile du clergé, émigra en Angleterre après le 10 août et rentra en France après le 9 thermidor. Il fit partie, avec Royer-Collard, du parti royaliste de Paris. A ce titre, il sera chargé par le comte de Provence d'apporter à Bonaparte la lettre qui le pressait de rétablir les Bourbons. Son insistance le fit exiler à Menton. Il refit une carrière politique après la Restauration.

Rencontrant d'autres personnes, Young constate que les conversations sont centrées sur le prix du froment qui passe tout ce qui s'était produit depuis lors. Il a assisté à des scènes d'émeutes au marché malgré la présence des troupes qui avaient été déployées pour protéger les céréales. Le prix était monté à 46 livres le septier de 2,3 litres.

Après 32 miles de route, voilà notre voyageur le 3 juillet à Meaux. Il a d'ailleurs des lettres de recommandation pour un important fermier de Chaucanin, M. Bernier et d'autres pour M. Gibert, installé à Neufmoutier. Il n'a pu rencontrer que le second des deux, qui l'a accueilli avec une grande hospitalité et a fait preuve d'un grand souci de collaboration. M. Gibert habite une demeure commode et bien agencée. Young note qu'il a plaisir à considérer qu'il a pu aboutir à une situation d'aisance enviable à partir du seul travail de la terre. Ce fermier n'a pas manqué de déclarer à Young qu'il était d'ascendance noble et, par conséquent, exempté de taille. Malgré les avantages résultant du fait que son père avait acquis la charge de Secrétaire du Roi, M. Gibert vivait entièrement en fermier. Sa femme mit la table pour le dîner et son intendant, ainsi que la femme préposée aux charges de la maison, s'attablèrent avec lui et Young. Tout cela dans le plus pur style fermier. Young voit dans ce style de vie qui, certes, ne permet pas d'accéder à la fortune, “ *comme de vaines modes de petits gentilshommes le laissent entendre* ”, un modèle respectable.

Longeant le cours de la Marne, notre voyageur arrive le 4 juillet à Château-Thierry. Il trouve la région pittoresque. Arrivant à cinq heures (heure fatidique s'il en fut pour un Anglais !), il s'attend, en une période

si intéressante pour la France et même l'Europe toute entière, à trouver des journaux. Il se met en quête d'un café, il n'y en a pas un dans la ville ! Et là, c'est une désillusion qui vaut au lecteur quelques remarques cinglantes : il éclate en imprécations. Dans une bourgade de deux paroisses et quelques milliers d'habitants, il estime inconcevable que le voyageur ne trouve aucun journal à un moment aussi crucial de l'histoire. Quelle stupidité, quelle pauvreté, quel défaut de circulation de l'information ! Ce peuple mérite vraiment d'être libre. Evoquant la rapidité et l'efficacité de la circulation des richesses de l'information en Angleterre, le dynamisme et l'intelligence des Anglais, il juge impossible de décrire en termes conformes à la sensibilité de ses compatriotes la lourdeur et la stupidité de la France ! Il ajoute qu'il s'est trouvé même sur une des plus grandes routes de France, à 30 miles à peine de la capitale et qu'il n'a pas vu une seule diligence ni rencontré le moindre équipage de gentilhomme, ni rien qui ressemble à un gentilhomme.

EN CHAMPAGNE

Il arrive le 5 juillet à Mareuil. Ce détour par Mareuil pour aller à Epernay est dû au vif désir de rencontrer un dénommé Le Blanc qui lui a été vivement recommandé par Broussonnet pour sa compétence en matière d'élevage et notamment de moutons d'Espagne et de vaches suisses.

Pierre Marie Auguste de Broussonnet (1761-1807), médecin et naturaliste montpelliérain réputé était déjà suppléant de Daubenton au Collège de France depuis 1783 et à l'école vétérinaire depuis 1784. Il avait été nommé membre de l'Académie des Sciences en 1785. Elu député à l'assemblée législative, il deviendra suspect comme Girondin et contraint de s'expatrier. Revenu en France en 1796, il sera nommé professeur de botanique à Montpellier. Broussonnet est connu pour être le premier à avoir introduit en France un troupeau de mérinos et des chèvres d'Angora. On comprend que les élevages de Le Blanc aient suscité son intérêt et qu'il en ait parlé à Young, d'autant que les deux hommes s'étaient rencontrés à plusieurs reprises lors du dernier séjour parisien de Young. La question est moins anodine qu'il n'y paraît. Notre confrère Lucien Geindre (T.XIII des mémoires de l'Académie, p. 265), dans communication de février 1999 sur Buffon et Daubenton rappelait déjà que Daubenton avait été chargé par Trudaine, intendant des finances, d'améliorer la laine des moutons français, l'Espagne ayant annoncé son intention de ne plus vendre la sienne. Après des voyages en France et en Espagne, Daubenton installa une bergerie près de Montbard. Après des expériences de croisements divers, Daubenton obtint une laine plus fine, ce qui devait lui permettre en 1782 de publier son "*Instruction pour les bergers et les propriétaires de troupeaux*", traduite en quatre langues. La laine de Montbard pouvait alors rivaliser avec celle d'Espagne.

Young comptait également demander à Le Blanc quelque information sur les vignobles d'Epernay et la production de vin de Champagne. Grande fut donc sa déception d'apprendre de la bouche des domestiques que M. Le Blanc se trouvait pour affaires à neuf lieues de là et que son épouse était à Dormans. Il en fut quitte, à sa grande surprise, pour être accueilli par la jeune fille du couple, maîtresse de maison accomplie et sur laquelle il ne tarit pas d'éloges. Avec elle, il attendit le retour de sa mère et partagea dans la soirée le repas avec le maître de maison. Young se laisse aller à des réflexions sur l'aspect misérable de cet humble hameau où vivent, entourés des mesures de leurs ouvriers agricoles, de modestes fermiers qu'on pourrait croire condamnés à un véritable bannissement. Il est littéralement sidéré que dans un coin aussi reculé puissent vivre deux honorables familles, d'autant qu'il a pu être charmé par un duo musical de ses hôtes, la mère accompagnant le chant de sa fille au piano et qui plus est un excellent piano forte anglais !

Sur le départ, il reçoit de son hôte, outre tous les renseignements qu'il en attendait, des lettres de recommandation pour les plus célèbres contrées de vignobles.

Young sera le 7 juillet à Epernay et le 8 à Ay d'où il gagnera Reims le jour même. Il est ravi du spectacle de la ville vue du haut de la colline située à environ 4 miles. Le paysage est dominé par l'imposante masse de la cathédrale complétée superbement par l'église Saint-Rémy. Combien de fois n'a-t-il pas été séduit par la vue d'ensemble des villes de France et déçu, quand il y pénétrait, par la confusion régnant dans des venelles tortueuses, obscures et sales. Aussi n'en a-t-il que plus de plaisir de confier au lecteur sa satisfaction de voir à Reims de larges rues droites et bien construites. Il est également emballé par les qualités de l'Hôtel de Moulinet, de vastes dimensions et au service irréprochable, ce qui le change des auberges ordinaires qui, trop souvent se confondent avec des cafés. Le vin ajoute à son enthousiasme, d'autant qu'il lui prête des vertus médicinales contre ses rhumatismes. Il souffrait de quelques douleurs en arrivant en Champagne et pense que ce qu'il appelle *vin mousseux*, l'en a complètement débarrassé. Il a des recommandations pour un certain Cadot l'aîné, important producteur de vin et possesseur de vignobles, auquel il rend visite et qui répond à toutes ses attentes. Il nous paraît important de signaler que le goût du vin blanc mousseux ne s'est réellement imposé qu'à la fin du XVIII^e siècle, se substituant à la production champenoise de vin rouge orientée vers les consommateurs flamands. C'est peu avant le passage de Young, en 1783 que le premier allemand, le westphalien Heidsieck s'est implanté en Champagne.

Young apprécie la cathédrale de Reims pour sa grande majesté, ses ornements et ses vitraux mais, pour lui, elle ne l'emporte pas sur celle d'Amiens qui l'avait beaucoup impressionné. On lui a montré l'endroit du couronnement des rois de France. Il est frappé par la beauté et l'élégance des portes de fer qui ferment la ville et confie que les villes de France, en matière de décorations et promenades l'emportent largement sur celles d'Angleterre. Young ne voulut pas quitter cette région sans rendre visite au marquis de Sillery, le plus grand exploitant viticole de toute la Champagne, qui possédait en propre 180 arpents. Il ignorait que ce marquis était l'époux de Madame de Genlis, dont la célébrité était déjà assurée au moment où Young frappait à sa porte à Sillery... Il exprime sa confusion dans son récit et confesse que l'absence des deux époux calme à la fois ses espoirs et ses anxiétés !

Après 28 miles de route, voici notre voyageur à Châlons. Il n'est guère séduit par la région ni par les cultures. Il manque le secrétaire de l'académie locale pour lequel il avait un mot de M. de Broussonet. En revanche, il nous livre un savoureux dialogue avec un officier d'un régiment en transit de passage à Châlons et qui l'interpelle en anglais à l'auberge. Manifestement, notre anglais n'apprécie pas que son interlocuteur ait appris la langue de Shakespeare en Amérique et encore moins qu'il se vante d'avoir fait prisonnier lord Cornwallis à la défaite de Yorktown (qui devait consacrer l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique). L'officier explique à Young que le Maréchal de Broglie avait été désigné pour prendre le commandement d'une armée de 50.000 hommes près de Paris. Il lui semblait nécessaire, le Tiers Etat *devenant fou furieux*, de lui infliger une salutaire correction, d'autant qu'il souhaitait établir une république, ce qui paraissait le comble de l'absurdité à l'officier. Young eut alors beau jeu de répliquer : *“ Sir, je vous prie, pourquoi êtes-vous allé combattre en Amérique ? Pour y installer une république. Pourquoi ce qui était si bon pour les Américains serait-il si mauvais pour les Français ? Diable, voici une bonne voie de revanche pour les Anglais. C'est, à n'en pas douter, une opportunité pas si mauvaise. Puissent les Anglais suivre un meilleur exemple ! ”*

L'officier posa alors beaucoup de questions sur ce que pensaient et disaient les Anglais à propos de ce qui se passait en France Et comme beaucoup de personnes rencontrées par Young, il eut cette remarque : *“ Les Anglais doivent être bien contents de notre confusion ”*.

EN LORRAINE

Poursuivant son voyage, Young passe à Courtissols, Auve, puis Sainte-Menehould où un violent orage l'oblige à s'abriter chez le curé du village, l'abbé Michel, pour lequel il a une lettre de recommandation.

Le voici le 11 aux Islettes, entre Sainte-Menehould et Clermont-en-Argonne. D'après le faciès des gens, il a l'impression qu'il n'est plus en France. Il a alors, sur une colline où il se détend du voyage, une rencontre avec une pauvre paysanne qui lui raconte tous ses malheurs. Vue à faible distance, cette femme paraissait âgée de 50 à 60 ans autant par sa silhouette courbée que par ses traits burinés et durcis par les travaux des champs, alors qu'elle disait n'avoir que 28 ans. Young note que les paysannes françaises sont ainsi marquées physiquement par la rigueur des travaux des champs. Il pense qu'elles travaillent plus durement que les hommes et que ce sont de véritables esclaves ayant perdu tout trait de féminité.

Voici Young à Mars-la-Tour dès le 13 juillet à 4 heures du matin, apparemment sans être passé à Verdun.

Le pâtre du village est en train de sonner du cor et Young s'amuse de voir chaque porte vomissant porcs, moutons ou chèvres, le troupeau se constituant au fur et à mesure de l'avance du berger. Il trouve mauvaise apparence aux animaux. Des tas de carcasses animales du plus mauvais effet s'accumulent dans la rue.

Le voici maintenant à Metz qu'il qualifie " *d'une des plus fortes places de France* ". Il a du passer trois pont-levis, mais il constate que la commande hydraulique doit demander autant d'énergie pour la manipuler qu'elle en fournit. La garnison habituelle est de 10.000 hommes, mais elle est bien réduite en ce moment. Young rencontre M. de Payen, secrétaire de l'académie des Sciences, qui l'invite pour quatre heures de l'après-midi à une séance plénière régulière hebdomadaire et Young n'a aucune peine à trouver des interlocuteurs aptes à répondre à ses attentes. *L'Almanach des Trois Evêchés* de 1789 mentionne que cette académie a été instituée essentiellement pour une vocation agricole. Se retrouvant à une table d'hôtes avec sept officiers, il se dit consterné, à une période aussi cruciale et malgré une liberté de ton qui n'a d'égale que celle de la presse, par l'insignifiance des propos et la nullité des sujets de conversation " *étalage volubile de bêtises et d'obscénités* ".

Une table de commerçants ne vaut guère mieux : il n'y note qu'un silence lugubre et stupide. Il s'enflamme : " *Prenez un paquet d'humains et vous aurez plus de bon sens en une demi-heure en Angleterre qu'en une demi année en France !* ". Et il martèle : " *C'est une affaire de gouvernement* ".

Le 14 juillet, toujours à Metz, il découvre qu'il y a en cette ville un cabinet littéraire, un peu comme celui qu'il a vu à Nantes, mais de moindre taille. On y admet des personnes pour y lire ou pour y circuler toute une journée pour la somme de quatre sols.

Il en use avec fébrilité et en tire des informations des plus intéressantes de Paris tant par la lecture des publications publiques que par la conversation avec un gentilhomme. Versailles et Paris sont ceinturées par les troupes : 35.000 hommes sont sur place, 20.000 hommes sont en route, d'importants trains d'artillerie sont concentrés avec tous les préparatifs de guerre. Une telle concentration de troupes a augmenté la rareté du pain. Les magasins affectés à l'intendance sont mal distingués par les gens de ceux qu'ils suspectent d'être destinés à faire du stockage (pour accroître la pénurie ?). Tout cela aggrave les mauvais sentiments jusqu'à la folie. D'où une confusion et un tumulte extrêmes dans la capitale. Un gentilhomme d'un excellent discernement et apparemment de belle prestance, avec qui Young avait eu une conversation sur ce sujet, s'afflige et se répand en lamentations, en termes pathétiques sur la situation de ce pays, considérant qu'une guerre civile est inéluctable du fait, à la fois de l'opposition de la cour à la constitution d'une assemblée nationale et en raison de l'imminence d'une banqueroute. Ce qui aurait pu être obtenu en douceur ne surviendra désormais que dans un bain de sang. Cela semble néanmoins nécessaire pour ce jeune homme en raison des abus insupportables du gouvernement qui est en train de sombrer. Ce jeune homme est entièrement d'accord avec Young pour penser que les propositions de la séance royale, bien que certainement pas suffisamment satisfaisantes, constituaient une base de négociations qui aurait pu garantir par degrés *tout ce que l'épée peut nous donner avec autant de succès que de besoin*.

Young s'extasie sur le bon marché de la chère à Metz, qu'il juge la ville, sans exception, la moins onéreuse où il soit allé. Il détaille avec délectation le prix des plats et celui du fourrage de son cheval. La table d'hôte y est d'un prix dérisoire, ce qui établit les frais de journée au niveau le plus bas qu'il ait eu à déboursier. Sans compter la politesse et la qualité des services. Il précise qu'il était logé au *Faisan*.

Young poursuit son voyage en direction de Nancy. Il trouve à la vallée de la Moselle beaucoup de caractère du fait de son relief escarpé et de la largeur inattendue (pour lui) du cours d'eau. Il découvre les ruines du viaduc romain de Jouy-aux-Arches. Quelques misérables masures s'adossent aux arches. A Pont-à-Mousson, il est reçu par un certain M. Pichon pour lequel il a des lettres de recommandation. Il rend hommage à la politesse de ce sub-délégué de l'intendant, qui satisfait à toutes ses questions et lui montre dans la ville tout ce qui en vaut la peine. Il voit l'école militaire destinée aux fils des nobles désargentés et surtout le couvent des Prémontrés dont il admire la très belle bibliothèque qui fait 107 pieds de long sur 25 de large. Il doit la faveur d'être introduit dans cette abbaye par son abbé à ses compétences en agriculture.

Young arrive à Nancy le 15 juillet avec une attente très vive car il a entendu dire que c'était la plus belle ville de France. Il semble un peu réservé, ne contestant pas les mérites sur le plan de la construction, de l'orientation et la largeur des rues, mais les relativisant par rapport à Bordeaux qu'il trouve beaucoup plus somptueuse ou par rapport à Bayonne et Nantes qu'il trouve plus animées. Pour lui, Nancy se distingue par son équilibre. Il dit que tout lui semble bon. Les bâtiments publics y sont nombreux. La place royale (l'actuelle place Stanislas) et les quartiers contigus sont, à ses yeux, splendides. Il rompt soudain son récit pour annoncer qu'il a des nouvelles de Paris. Il est aux côtés de M. Willemet, un démonstrateur de botanique, quand celui-ci reçoit des lettres faisant part de la plus grande confusion. C'est le renvoi de Necker, prié de quitter sans bruit le royaume. Cette nouvelle fait l'effet d'une bombe sur la population de Nancy. La maison de l'hôte de Young est envahie par une foule de gens qui viennent aux informations. Tout le monde paraît d'accord pour considérer que ce sont de bien mauvaises nouvelles et qu'il en résultera de graves troubles.

Young pose la question : *“ Quels en seront les effets à Nancy ? ”* La réponse est partout la même : *“ Nous sommes une ville de province ; il faut voir ce qui se passera à Paris. Il y a beaucoup à craindre de la population car le pain est trop cher, les gens sont affamés et par conséquent prêts à des troubles ”*. C'est le sentiment général, tous se sentent aussi directement concernés qu'à Paris. Mais personne n'ose bouger. Aucune opinion personnelle n'est émise tant qu'on ne sait ce que pense Paris. S'il n'y avait la question d'une population affamée, personne n'imaginerait de bouger. Young en profite pour insister sur un point qu'il a souvent entendu exposer. Le déficit, à lui seul, n'est pas suffisant pour entraîner un mouvement révolutionnaire. Il faut, conjointement, un autre facteur qui est le prix du pain. Il développe aussi l'idée des conséquences énormes de ce qui se passe dans les grandes villes sur la liberté du genre humain et fait le lien avec une parabole orientale ancienne, celle de Diarbekir. La contestation dans les états du grand Vizir ne naît pas dans un village de Syrie ou à Diarbekir (ville du Kurdistan turc, l'antique Amide sur le Tigre) mais bien à Constantinople où le Grand Seigneur est obligé à des ménagements et à composer.

M. Willemet fit visiter à Young le jardin botanique de Nancy tout en lui faisant état de son manque de crédits. Il l'introduisit auprès de “ Monseigneur ” Durival, auteur d'ouvrages sur le vin, qui lui remit un traité sur ce sujet, ainsi que deux autres sur la botanique. Ces seules précisions suffisent à exclure Nicolas Luton (1723-1795), le plus célèbre des trois frères Durival qui a consacré toute sa vie à sa ville, dont on peut considérer qu'il fut le premier magistrat, tant sur le plan des fonctions exercées que sur le plan historique. Il ne s'agit pas non plus du diplomate et écrivain militaire Jean Durival (1725-1810), qui a été secrétaire du Conseil d'Etat du roi Stanislas.

Plus probablement, Young désigne Claude Durival (1728-1805), également secrétaire du Conseil d'Etat du roi Stanislas, mais qui a écrit sur l'agronomie : *Mémoires et tarifs sur les grains* (1757) et *Mémoire sur la culture de la vigne* (1777). Nul doute que ses entretiens avec Young ne fussent du plus haut intérêt pour les deux protagonistes. M. Willemet fit également connaître à Young l'abbé Grandpère, personnage intéressé par le jardinage, qui, sitôt qu'il sut que Young était anglais, se mit bizarrement en tête de lui présenter un compatriote qui lui louait, disait-il, la plus grande partie de sa maison. Young considéra la démarche comme inconvenante, mais en vain. Il ironise sur cet abbé qui n'avait jamais voyagé et qui s'imaginait que s'il se trouvait à une aussi grande distance de la France que peut l'être l'Angleterre (" *Les Français* ", ajoute-t-il, " *sont de piètres géographes* "), il serait très heureux de voir un autre Français. Et, par symétrie de raisonnement, que cette femme aurait le même plaisir à rencontrer un compatriote qu'elle n'avait jamais vu et dont elle n'avait jamais entendu parler.

Le 16 juillet, Young fait un tour en ville et nous donne ses impressions. Toutes les maisons de Nancy sont équipées de gouttières métalliques avec écoulement par des tuyauteries, ce qui rend la marche dans les rues beaucoup plus facile et agréable. Il note enfin que Nancy, comme Lunéville, est éclairée à la façon anglaise, préférable aux lampes suspendues en travers de la rue, comme c'est le cas dans les autres villes françaises.

Avant de quitter la ville, il préfère prévenir l'imprévoyant voyageur, " *s'il n'est pas un grand lord très riche* ", ne sachant pas quoi faire de son argent, contre l'hôtel d'Angleterre qui, apparemment, ne lui a pas laissé un bon souvenir (malgré son nom attirant pour un Anglais). Il égrène les repas médiocres, la chambre minable, tout cela payé deux fois plus cher qu'à Metz où il s'était félicité de la qualité des prestations. Il a dû s'échapper à l'hôtel de la Halle où, à la table d'hôtes, il a pu converser avec d'agréables commensaux : des officiers.

Le 17 juillet, le voilà à Lunéville. Il se rend chez le père de son ami, M. Lazowski et, après le dîner, se rend chez Pan-Pan (Young a compris Pompone), personnage qui jouissait d'une très grande réputation dans le monde des lettres et que connaissent bien tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Lorraine : François-Antoine Devaux, dit Pan-Pan (1712-1796). Lecteur du roi Stanislas, Pan-Pan résidait en effet à Lunéville. Raymond Herment le qualifie de " *bel esprit, poète, auteur dramatique et philosophe* ". Charles-François Chéron (1711-1797) nous a laissé de lui une aquarelle le présentant sous les atours d'un gentilhomme, perruqué et pommadé. Une certaine noblesse accentuée par un nez aquilin, mais adoucie par un air de bienveillance, se dégage de ce portrait. Pan-Pan nous est surtout connu par ses échanges épistolaires avec M^{me} de Graffigny.

François-Antoine Devaux, né en 1712, était le dernier et l'unique survivant des enfants d'un chirurgien major des Suisses de la garde du duc de Lorraine, Nicolas Devaux, anobli en 1736 par François III en raison de ses services. François-Antoine fit des études de droit entre 1730 et 1733 à l'Université de Pont-à-Mousson et c'est durant cette période qu'il fut présenté à Mme de Graffigny. Au terme de ses études au Pont, il partit à Paris et tint Mme de Graffigny régulièrement informée des nouvelles concernant la littérature et le théâtre. Pan-Pan était un assidu des spectacles et des cafés et de toutes les nouveautés littéraires. La correspondance amorcée durant ce séjour parisien durera 25 ans, relancée lors de chaque séparation des deux protagonistes.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, ces échanges de confidences n'exprimaient rien d'autre qu'une complicité purement intellectuelle, une sympathie mutuelle se satisfaisant exclusivement de cette connivence.

Après le chassé-croisé de 1736, Pan-Pan fit carrière à la nouvelle cour de Lunéville, devenant lecteur du roi Stanislas auquel il survécut 30 ans (1766-1796). Témoin charismatique d'une époque révolue depuis la mort du monarque polonais, Pan-Pan, que Boyé désignait comme "*le dernier fidèle de la Cour de Lunéville*", était âgé de 77 ans quand Arthur Young est venu lui rendre visite.

A cette occasion, A. Young fit la rencontre d'une belle américaine au sort peu commun. Originaire de New-York, Mademoiselle Blake se trouvait à Saint-Domingue lorsque l'île fut prise par les Français. Devenue la captive d'un officier français, M. Tibalié, celui-ci en tomba amoureux, l'épousa, la ramena en France et l'installa dans sa ville natale, Lunéville. La jeune épouse se languissait de son mari auquel la vie militaire imposait souvent de vivre à distance de sa femme. Elle confia à Young que Pan-Pan, qu'elle considérait comme le meilleur homme du monde, palliait son isolement en la conviant aux parties qu'il donnait quotidiennement. A son tour, notre voyageur anglais se répand en compliments sur cet homme du monde, fin et cultivé, à l'impressionnante et élégante collection de livres. Il le considère, tout comme l'officier époux de cette américaine, comme un symbole d'attachement au pays natal. Malgré un long séjour parisien, où il avait noué des relations intimes avec des personnages de tout premier plan, l'amour pour le sol natal a été le plus fort et il y est revenu pour y vivre, y être aimé et respecté. Pan-Pan avait en outre un talent certain pour transposer en vers plaisants les sentiments les plus agréables et les plus subtils. C'est ainsi qu'il agrémentait les portraits de ses amis de couplets de sa composition aussi délicats que légers. Grâce à cet hôte hors de pair, Young a été reçu dans deux demeures et y a rencontré une société agréable et amicale.

Peut-être, à l'occasion de ces conversations a-t-il également évoqué la mémoire d'un brillant mathématicien polonais, collaborateur à " *L'Encyclopédie* " et qui s'était éteint quasi-centenaire en 1780, Jean-Pierre Kurdwanowski (voir Stéphane Gaber, *Le Pays Lorrain*, 1981, 4, 276-279). Ancien militaire entré au service de la France, titulaire de l'ordre de Saint-Louis, Kurdwanowski résidait à Lunéville depuis 1737 aux côtés de Stanislas et était retraité depuis 1749.

Young reprend la route le 18 en se félicitant que des circonstances aussi agréables émaillent le parcours du voyageur parfois fertile en événements moins plaisants.

EN ALSACE

Notre voyageur gagne Saverne en passant par Heming, traversant une région qu'il qualifie de sans intérêt. Jusqu'à Phalsbourg, petite ville fortifiée de frontière, le paysage lui semble identique à tout ce qu'il a vu jusque là. Arrivé à Saverne, il a complètement l'impression d'être en Allemagne. En deux jours, le changement est profond, d'autant qu'il n'y a pas une personne sur cent qui sache un mot de français. Les chambres sont chauffées par des poêles, l'âtre de la cuisine a trois à quatre pieds de haut et différents détails de ce genre montrent, selon lui, qu'il se trouve chez un autre peuple. Il se lance alors dans des considérations politiques sévères concernant l'annexion de l'Alsace par Louis XIV.

Le 20 juillet, Young est à Strasbourg après avoir traversé une région de cultures parmi les plus riches de France à ses yeux et avec laquelle seules les Flandres peuvent rivaliser. Il arrive dans la métropole alsacienne à un moment très critique et y est le témoin d'une agitation qui tranche avec la tranquillité de son voyage depuis la Lorraine. Manifestement, les nouvelles de Paris y sont pour quelque chose. Il est littéralement abasourdi par ce qu'il voit : d'un côté un détachement de cavalerie avec les trompettes et, de l'autre, un peloton d'infanterie battant le tambour. Au milieu, une grande cohue vociférante, effrayant la pauvre juvénile française du voyageur. Et le risque était grand de lui faire piétiner *ces messieurs du tiers état* (sic).

A l'auberge, il entend d'intéressantes nouvelles de la révolte de Paris. Les gardes françaises qui se joignent au peuple, le peu de confiance en les autres troupes, la prise de la Bastille, la création d'une milice bourgeoise, " *en un mot* ", conclut-il, " *le renversement du vieux gouvernement* ". Il poursuit : " *c'est maintenant que tout doit se décider, le royaume étant désormais absolument dans les mains de l'assemblée, elle a le pouvoir de faire une nouvelle constitution, celle jugée la plus appropriée qui soit* ". Lyrique, il ajoute : " *Ce sera un grand spectacle pour le monde de regarder,*

en cet âge des lumières, les représentants de 25 millions de gens façonnant la construction d'un ordre nouveau et meilleur et établissant une liberté telle que l'Europe n'en a pas encore offert. ” Il a alors une prémonition redoutable quand il ajoute : “ *C'est le moment de voir si l'on va copier la constitution anglaise débarrassée de ses erreurs ou essayer, à partir de la théorie, de concevoir quelque chose de purement spéculatif* ”.

“ *Dans le premier cas* ”, dit-il, “ *cela se révélera une bénédiction pour le pays ; dans le second cas cela va probablement le conduire à des confusions inextricables et des guerres civiles, peut-être pas tout de suite, mais certainement dans les temps futurs* ”. A-t-il la prémonition de ce qu'écrira deux siècles plus tard Claude Fouquet dans son essai *Délires et défaites* : “ *Tous les régimes politiques français ont succombé à la violence ou à la menace intérieure ou extérieure* ”. Peut-être y-a-t-il un lien avec cet autre constat : “ *Alors que les droits politiques libèrent, les droits sociaux asservissent* ”. Faut-il voir dans ces considérations la conséquence du constat de François Furet : “ *En France, dès le XVIII^{ème} siècle, la littérature assume le politique* ”.

Young n'a rien entendu de ce qui se passe à Versailles et il suggère : “ *Si l'assemblée reste sous le contrôle d'une bande d'émeutiers armés, elle risque de constituer un gouvernement qui plaise au peuple. Il serait assez sage de se transporter dans quelque ville centrale comme Tours, Blois ou Orléans où les délibérations seraient plus libres* ”

Mais l'esprit d'agitation parisien se répand rapidement. Young le constate à Strasbourg. Les troupes qui lui ont “ cassé le cou ” gardent un œil sur la foule qui manifeste des signes de tendance à la révolte. Les émeutiers ont cassé les fenêtres de quelques magistrats qui ne sont pas en odeur de sainteté. Un grand rassemblement de foule scande des slogans pour demander de la viande à cinq sols la livre. Parmi les clameurs, Young en relève une qui risque de mener loin : “ *Point d'impôt et vive les états* ”

Il rencontre M. Herman, professeur d'histoire naturelle à l'Université pour lequel il a des lettres de recommandation. Il admire la cathédrale et surtout la finesse et la légèreté de la tour, une des plus hautes d'Europe. Elle surmonte une noble et riche plaine au travers de laquelle le Rhin, en raison de ses nombreuses îles, ressemble davantage à une succession de lacs qu'à un fleuve. Il s'attarde sans plus sur les monuments publics dont celui du maréchal de Saxe. Sur le conseil de M. Herman, Young envisage de se rendre à Karlsruhe, résidence du margrave de Bade pour y visiter la ferme où ce prince a établi un certain Taylor, originaire du Kent dont Young a décrit les compétences agronomiques lors de son voyage à l'Est et qui se livrerait à des recherches intéressantes. Young doit surseoir à ce voyage en raison de l'absence à Karlsruhe de la seule personne qui eût pu l'introduire.

Décidément, la question de la laine est à l'ordre du jour. M. Hermann confie à Young qu'il a envoyé quelqu'un en Espagne pour y acheter des béliers pour l'amélioration de la laine.

Le 2, Young s'est rendu au cabinet littéraire. Il y a lu (sans doute avidement) dans gazettes et journaux les comptes-rendus des séances à Paris et y a eu des conversations avec des gens intelligents et attentifs à la présente révolution. L'esprit de révolte s'est dispersé en différentes régions du royaume. Le prix du pain a poussé la population un peu partout à toutes sortes de violences. A Lyon, il y a eu une agitation aussi furieuse qu'à Paris et il s'est produit la même chose dans un très grand nombre de places. Le Dauphiné est sous les armes et la Bretagne en complète rébellion. L'idée est que de la faim peut naître le soulèvement. Une fois que les gens trouveront d'autres moyens de subsistance qu'un travail honnête, tout est à redouter. La conséquence tirée d'un tel constat est que dans une région, en fait dans toutes, il faudrait avoir une bonne réglementation du froment. Une réglementation qui, en instaurant un prix élevé pour le fermier, encouragerait assez la culture pour protéger en même temps le peuple contre la famine. A peu près ce que recommandait Guillaume-François Le Trosne dans son ouvrage "*Les effets de l'impôt direct, prouvés par les deux exemples de la gabelle et du tabac-ouvrage où on fait voir ce qu'ils coûtent à la nation et ce qu'ils font perdre au roi*". Le Trosne y reprenait les idées du médecin et économiste François Quesnay (1694-1774) en matière de fiscalité en affirmant que l'impôt ne doit pas peser sur l'appareil productif mais seulement sur le produit net.

La nuit qui suit, Young est le témoin d'une scène curieuse pour un étranger, mais terrible pour les Français : la mise à sac de l'Hôtel de Ville de Strasbourg. Il grimpa sur le toit d'une rangée d'étables de faible hauteur situées en face du bâtiment sur lequel s'exerçait la hargne populaire, bref, en position commode d'observation. S'apercevant qu'ils n'avaient rien d'autre à craindre des soldats que menaces et invectives, les émeutiers devinrent plus violents et s'attaquèrent aux portes à coups de barres de fer. Ils disposèrent des échelles aux fenêtres. En environ un quart d'heure, ce qui devait donner le temps aux magistrats en assemblée de se sauver par une porte de derrière, ils firent sauter toutes les issues et investirent le bâtiment aux acclamations des spectateurs. Le reste se devine : tout ce qui peut s'enlever, s'arracher ou se détruire fut précipité par les fenêtres.

Young s'installa pendant deux heures en de différents endroits pour assister à la scène, s'abritant des chutes d'objets, mais suffisamment près pour voir un beau garçon d'environ 14 ans, mort écrasé sous le poids de ce qu'il tentait de passer lors du pillage à une femme, probablement sa mère, au visage transfiguré par l'horreur. Young remarqua aussi de sim-

ples soldats à la cocarde blanche parmi les pillards, excitant la populace sous l'œil de leurs officiers. Il y avait dans la foule des gens si bien habillés que notre anglais les observait non sans surprise, occupés à détruire toutes les archives publiques. Sur une bonne distance, les rues alentour étaient jonchées de papiers. C'étaient des dégâts gratuits, car cela pouvait signifier la ruine de beaucoup de familles coupées de leurs relations avec l'administration. Young ne nous livre aucun commentaire sur ces scènes de violence, qui d'ailleurs se suffisent à elles-mêmes.

Le 22 juillet, Young est à Sélestat. Il nous livre quelques réflexions sur les atours féminins et notamment sur le mode de coiffure : toupet, bandeau et nattes. Il égrène à nouveau sa litanie : hors des villes, tout dans cette région lui paraît germanique. Il donne au lecteur la description des *schmitzell* et admet que c'est mieux que bon malgré une apparence de mets diabolique !

A Sélestat, Young a la bonne fortune de rencontrer le comte de Larochevoucauld, second major du régiment de Champagne, cantonné en cette ville. Il est très sensible aux attentions que lui prodigue ce personnage de marque, en tous points semblable à celles qu'il a déjà reçues de sa famille. Grâce à lui, il rencontre un fermier qui lui donne les informations qu'il recherchait. Il passe une agréable et tranquille journée le 23 juillet en compagnie d'un officier d'infanterie, un gentilhomme hollandais qui s'est fréquemment rendu dans les Indes Orientales et y a appris l'anglais. Il ne tarit pas d'éloges sur cette journée rafraîchissante en compagnie de gens bien informés, libéraux, polis et très communicants, ce qui le change de la "*sombre stupidité*" des tables d'hôtes.

Le 24, il est à Issenheim, près de Colmar. A la table d'hôtes, il n'est bruit que d'un complot ourdi par la reine et sur le point d'être exécuté, qui vise à miner et faire sauter l'Assemblée Nationale et à envoyer aussitôt l'armée pour massacrer tout Paris. Un officier français qui osait mettre en doute la vérité de cette histoire est immédiatement accablé par ses nombreux interlocuteurs : "*un député avait écrit cela ; ils avaient vu la lettre et on ne pouvait admettre aucune hésitation*". Young soutint vigoureusement qu'au premier abord, c'était une folie et une bêtise et qu'il s'agissait d'une pure invention pour rendre des personnes odieuses qui, pour ce qu'il pensait, pourraient le mériter, mais certainement pas par de tels moyens. Si l'archange Gabriel était descendu du ciel, s'était installé à table avec eux pour les convaincre, cela n'aurait pas plus ébranlé leur conviction. Et Young de conclure sentencieusement : "*Il en est ainsi dans les révolutions, un coquin écrit et cent imbéciles le croient*".

Traversant une contrée dont l'aspect passe progressivement de la morne platitude à un relief plus accidenté, Young arrive à Belfort le 25 juillet en plein climat d'émeutes. La nuit précédente, une bande de paysans mêlés

à de la populace et formant une foule de 3.000 à 4.000 personnes s'était rassemblée, exigeant les armes contenues dans les magasins. Comme cela leur était refusé, ils devinrent agressifs et menacèrent de mettre le feu à la ville dont les portes étaient fermées. On attendait le régiment de Bourgogne pour assurer la protection.

Le hasard fait que, au moment même du passage de Young à Belfort, Necker, rappelé à Paris et venant de Bâle, traversait lui aussi la ville avec une escorte de 50 bourgeois à cheval, accompagné lors de la traversée de la ville par la musique de toutes les troupes. Necker avait déjà été renvoyé à deux reprises le 19 mai 1781 et, tout récemment, le 11 juillet 1789 et rentré à Bâle en passant par Bruxelles.

Rappelé peu après le 14 juillet, il partit pour Paris et c'est à cette occasion que son chemin croisa celui de Young à Belfort le 25 juillet. On sait qu'il dut à nouveau et pour la dernière fois quitter le pouvoir en septembre 1790. A l'occasion de cette croisée des chemins, Young constate avec morosité que la plus brillante partie de la vie de cet homme est déjà passée. Selon lui, du moment de sa réinstallation au pouvoir jusqu'à la réunion des états généraux, il a tenu en ses mains le sort de la France et le destin des Bourbons. Et il ajoute que quoi qu'il puisse résulter des confusions du moment, cela sera attribué par la postérité à sa conduite puisqu'il avait indiscutablement le pouvoir de rassembler les états généraux selon la forme qui lui plaisait. Il pouvait y avoir deux chambres, trois ou une. Il pouvait donner la forme qui aurait pu glisser inévitablement vers une Constitution analogue à celle de l'Angleterre.

Young insiste : *“ tout était entre les mains de Necker. Il disposait de la plus grande opportunité d'architecture politique qui ne fut jamais dans le pouvoir d'un seul homme ”*. Il poursuit : *“ les plus grands législateurs de l'Antiquité n'ont jamais disposé d'un moment aussi favorable. A mon avis, il a tout manqué et s'en est remis au hasard du vent et des vagues de ce à quoi il aurait dû donner impulsion, direction et vie ”*.

Young se rend chez M. de Bellonde, commissaire de guerre pour lequel il a des lettres. Il le trouve seul mais celui-ci le prie à souper, lui indiquant qu'il compte lui faire rencontrer des gens qui pourraient lui donner des informations. Au retour de Young, son hôte le présenta à sa femme et à un cercle d'une douzaine de femmes, avec trois ou quatre jeunes officiers.

Il y avait une petite coterie dans un coin, écoutant un officier rapportant des détails de la vie parisienne. Ce gentilhomme informa plus tard la compagnie que le comte d'Artois et tous les princes du sang, excepté Monsieur et le duc d'Orléans, tous les membres de la famille de Polignac, le maréchal de Broglie, ainsi qu'un nombre infini de la première noblesse, avaient fui le royaume et qu'ils étaient chaque jour suivis par d'autres.

Cet homme explique enfin que le roi, la reine et la famille royale sont en situation réellement très critique à Versailles, sans confiance en les troupes à leurs côtés, étant en fait plus prisonniers que libres. Par une sorte de magie, il y a en quelque sorte abolition des pouvoirs royaux au profit des gens de la rue.

En Franche-Comté

Le 26 juillet, Young passe à l'Isle sur le Doubs, pour gagner Besançon par la vallée du Doubs. Celle-ci lui paraît pittoresque. Mais il est surtout frappé par l'agitation extrême qui règne dans toute la région. Il est arrêté dans un petit bourg et interrogé sur les raisons pour lesquelles il ne porte pas la cocarde " du tiers état ". On lui dit que le port en est ordonné par le tiers et que, s'il n'est pas seigneur, il doit obtempérer. Ce à quoi il répondit : " *à supposer que je sois un seigneur, et alors, mes amis !*". " *Et alors* ", lui répliqua-t-on durement, " *pourquoi être pendu, car c'est très vraisemblablement ce que vous méritez !*". Young confie au lecteur qu'il était évident que ce n'était pas le moment de plaisanter. Garçons et filles commençaient à affluer et ce rassemblement n'annonçait rien de bon. Si notre voyageur n'avait pas déclaré qu'il était anglais et qu'il ignorait cette ordonnance, il ne se serait pas très bien tiré de ce mauvais pas. Il achète donc immédiatement une cocarde et l'épingle à son chapeau, mais l'attache en est si lâche qu'il la perd aussitôt. Elle s'envole dans la rivière et voilà notre homme Gros Jean comme devant. Il craint que sa déclaration de citoyenneté anglaise ne soit pas prise au sérieux, qu'on le prenne pour un noble peut-être déguisé et sans aucun doute un grand fripon.

Fort heureusement, au moment où il agite ces sombres pensées, surgit un prêtre dans la rue, une lettre à la main. Tout le monde se rassemble autour de l'ecclésiastique et il lit alors à haute voix des nouvelles de Belfort avec mention du passage de Necker, des données générales concernant les nouvelles de Paris et des assurances que la condition du peuple serait améliorée. Ayant fini sa lecture, il exhorta ses auditeurs à s'abstenir de toute violence. En outre, il leur conseilla de ne pas s'abandonner à l'idée de l'abolition de tous les impôts, touchant là un domaine sur lequel il savait qu'ils avaient quelques notions. Quand il se retira, Young, qui avait écouté la lecture de la lettre comme tout le monde, se trouva à nouveau cerné par des gens aux gestes menaçants et à l'air soupçonneux. Avec un humour très anglo-saxon. Young confie au lecteur " *qu'il n'aimait pas du tout sa situation, spécialement en entendant l'un d'entre eux dire qu'on devrait s'assurer de sa personne jusqu'à ce que quelqu'un ait des informations sur lui*". Young était alors en train de gravir les marches de l'auberge. Il assura tous ces gens qu'il était bien un voyageur anglais et que, pour le prouver, il pouvait leur expliquer les particularités du système de taxes en Angleterre, ce qui pourrait servir de commentaire sur ce que venait de leur raconter

l'abbé et à quoi il ne pouvait pas souscrire. Il avait affirmé que les impôts doivent être payés comme en Angleterre. Et le voilà qui se lance dans un exposé sur les taxations anglaises. Il explique qu'il y a en Angleterre des taxes multiples dont on n'a pas idée en France. Mais le tiers état, les pauvres, ne les paient pas, cela est laissé aux riches.

L'assertion de l'abbé indiquant que, puisque les taxes existaient avant, en conséquence, elles doivent à nouveau exister, n'implique pas pour autant qu'elles doivent être levées de la même manière. Young prône " la méthode anglaise ", bien meilleure. Il observe que son discours a été écouté dans le silence, mais qu'il n'a pas non plus d'approbation. Il lit quand même sur le visage des gens une note de bienveillance à son égard, ce qu'il confirme en criant : " *vive le tiers sans imposition* ". Il est alors chaudement applaudi et poursuit sans interruption des auditeurs, constatant que son misérable français faisait le pendant du patois local. Il se procure une autre cocarde qu'il prend soin de bien attacher pour ne plus risquer de la perdre. Il confie au lecteur qu'il n'aime qu'à moitié voyager dans des circonstances d'agitation et de fermentation. On n'y est jamais en sécurité plus d'une heure de suite.

Le voici à Besançon, le 27 juillet. La contrée, montagnaise, vallonnée et boisée, lui plaît. Il explique qu'il n'était pas arrivé depuis une heure qu'il voyait passer devant l'auberge un paysan à cheval suivi par un officier des gardes bourgeoises (gardes civiles ?) fortement représentées ici (1.200 gardes civiles dont 200 sous les armes). Le paysan en question était en réalité un riche propriétaire qui avait recours à une garde pour assurer la protection de sa maison dans un village où il y avait pillages et incendies. Les dégâts perpétrés dans la région, tant du côté des montagnes que du côté de Vesoul, étaient nombreux et scandaleux. Beaucoup de châteaux avaient été incendiés, d'autres pillés, les seigneurs étant traqués comme des bêtes sauvages, femmes et filles enlevées, papiers et titres brûlés, exploitations dévastées. Ce qui frappe Young, c'est que ces exactions, ces abominations ne touchent pas des personnes particulières qui se seraient rendues odieuses en raison de leur conduite antérieure ou de leurs principes, mais sont infligées sans faire de distinction, par rage aveugle et pour le plaisir du pillage. Des voleurs, des galériens, des scélérats de tout poil ont battu le rappel et incité des paysans à commettre toutes sortes d'outrages. Des gentilshommes à la table d'hôte informent Young qu'ils ont reçu des lettres du Mâconnais, du Lyonnais, de l'Auvergne, du Dauphiné, etc... et que de semblables exactions et dégâts sont commis partout. Il est prévisible qu'ils vont se répandre dans tout le royaume.

" *La lenteur de la France dépasse l'entendement dans tout ce qui est du ressort de l'intelligence* ". Young déplore qu'à Strasbourg, à l'endroit même où il est, il n'ait pu voir un seul journal.

A Besançon, pas de Cabinet Littéraire. “ Des gazettes au café !”. Réponse facile mais pas si facile à trouver. Rien d’autre que la *Gazette de France* pour laquelle, selon lui, en cette période, aucun homme de bon sens ne donnerait un sol. Il va de café en café. Dans le premier, pas un journal, pas même le *Mercur*. Au Café militaire, un *Courrier de l’Europe*, vieux de quinze jours. Les gens bien habillés parlent maintenant de nouvelles remontant à deux ou trois semaines et clairement par leurs discours, montrent qu’ils ne savent rien de ce qui est en train de se passer. Dans tout Besançon, il n’a pu trouver un *Journal de Paris* ou toute autre publication susceptible de donner des détails sur la conduite des affaires menées par les Etats généraux. C’est quand même, poursuit-il, une capitale de province, de l’importance d’une demi-douzaine de chefs-lieux d’Angleterre et forte de 25.000 âmes. Et pourtant, c’est étrange à dire, la poste n’y vient que trois fois par semaine. En ces temps riches d’événements, sans censure ni la moindre restriction sur la presse, il n’est édité à Paris aucune publication destinée à la province qui pourrait diffuser les informations par affiches ou placards. Dans les campagnes, on croit que les députés sont embastillés alors que la Bastille est en cours de destruction. Voilà pourquoi, selon lui, la populace pille, brûle et détruit, par complète ignorance. Et cependant, malgré toutes ces zones d’obscurité, ces nuages de ténèbres, cette masse universelle d’ignorance, il y a des gens qui, chaque jour, dans les Etats généraux, se gonflent d’orgueil en se déclarant la première nation d’Europe, le plus grand peuple de l’univers, comme si les factions politiques ou les cercles littéraires d’une capitale constituaient un peuple.

A l’opposé, il en serait tout autrement si des échanges rapides d’informations élevaient le niveau de connaissance d’esprits préparés et rigoureux, aptes à recevoir, intégrer et assimiler. Cette analyse conduit Young, une fois de plus, à mettre en cause le vieux gouvernement dans la redoutable ignorance de la masse du peuple à propos des événements qui la concernent le plus directement. Notre voyageur est également amené à s’interroger sur les raisons qui font que la noblesse de plusieurs provinces, comme la Franche-Comté se laisse chasser et poursuivre sans opposer de résistance. Un ordre entier de gens subit une proscription, souffre comme des moutons sans opposer de résistance, sans faire le moindre effort pour résister aux attaques.

Commentaire de Young : “ *L’universelle circulation des informations qui, en Angleterre, transmet la moindre vibration de sensation ou d’alarme, avec sensibilité électrique (le mot est de lui), d’un bout à l’autre du royaume et qui réunit en réseaux connectés des hommes d’intérêt similaire, n’existe tout simplement pas en France* ”.

Le 28, Young ayant entendu à la table d'hôte un voyageur raconter qu'il avait été arrêté à Salins pour défaut de passeport et qu'il en était résulté les plus grands ennuis, décide de demander ce précieux document pour lui-même et se rend au bureau affecté à cette démarche, chez un certain M. Bellamy, procureur (ou avoué ?)

L'entretien est orageux. Young nous le livre intégralement " *en français* ". C'est un échange aussi savoureux que houleux que ne renierait pas Courteline. Young s'en tire auprès du lecteur, en affirmant que ses manières de gentilhomme étaient plus offensives que les mots de celui qu'il qualifie de *commis de bureau* (en français dans le texte). Cet incident, au terme duquel il reste dépourvu de passeport, oblige notre voyageur à renoncer à des étapes prévues à Salins et à Arbois, bien que disposant pour cette dernière destination d'une lettre de M. de Broussonnet. Il décide de se rendre directement à Dijon où il est connu du président Virly qui a séjourné quelque temps à Bradfield.

Le voilà à Orchamps dans une région escarpée et rocheuse qui n'a pas l'heur de lui plaire, bien que les zones boisées retiennent son attention. Il compare les paysages aux gens qui, malgré qu'ils aient des points estimables dans leur caractère n'attirent pas la sympathie. La région est pauvrement cultivée. Sortant de Saint-Vete, il est (enfin) séduit par le riant aspect en gradins d'une rivière parcourant la vallée, égayée par un village et quelques masures dispersées. C'est le coup d'œil le plus plaisant qu'il ait rencontré en Franche-Comté.

Le 30 juillet, il est à Dole et constate que le maire y est fait d'un aussi bon " stuff " que le notaire (procureur) de Besançon. Non seulement on lui refuse son passeport, mais il n'y met ni bonne grâce, ni bonnes manières. Qu'il en soit ainsi !

Notre homme n'a qu'une idée, quitter des lieux aussi inhospitaliers au plus vite. Pour éviter les sentinelles, il contourne la ville.

En Bourgogne

Young passe la Saône à Auxonne. Il trouve la région très agréable. La Saône s'y étale au milieu de plates prairies de belle verdure. Profusion de troupeaux de bétail, largement inondées, tas de foins submergés. Arrive à Dijon par une belle contrée. On lui demande son passeport. Comme il n'en a pas, il est conduit à l'Hôtel de Ville par deux " bourgeois mousquetaires ". Il y est interrogé. Mais quand il annonce qu'il est connu dans la ville, on le laisse aller à l'auberge. Manque de chance, M. de Virly, son correspondant dijonnais est à Bourbonne-les-Bains. M. Guyton de Morveau, le célèbre chimiste, dont il espérait qu'il avait des lettres pour lui, n'en a aucune, mais le reçoit néanmoins très poliment. Et,

quand Young se voit contraint de lui annoncer qu'ils appartiennent tous deux à la Société Royale de Londres, il se trouve quelque peu gêné. Néanmoins, Guyton lui indique qu'il souhaite le revoir le lendemain matin. Young apprend alors que l'intendant s'est enfui et que le prince de Condé, gouverneur de Bourgogne, est en Allemagne. On lui affirme tranquillement et sans cérémonie que tous deux auraient été pendus s'ils ne s'étaient pas enfuis.

Young en conclut que de telles idées n'impliquent pas un excès d'autorité de la part des milices bourgeoises qui ont été bien instituées pour empêcher et prévenir pendaisons et pillages.

A l'auberge de *La Ville de Lyon*, il rencontre un gentilhomme, un infortuné seigneur, sa femme, sa famille, trois servantes et un enfant en bas âge qui se sont échappés à demi nus dans la nuit de leur château en flammes. Ils ont perdu tous leurs biens sauf la terre elle-même. C'est une famille honorable, estimée de ses voisins, faisant preuve de beaucoup de qualités qui suscitent l'attachement du pauvre et non d'oppression qui conduit à l'inimitié.

Young a apprécié le Palais des Etats qu'il décrit comme une vaste et splendide construction, mais qu'il ne trouve pas parfaitement proportionnée dans son volume et ses attributions.

Pour conclure, il trouve que Dijon est une belle ville ; les rues, bien que de constructions anciennes, sont larges et très bien pavées, avec addition, peu commune en France, de *trottoirs !!!* (en français dans le texte).

Guyton de Morveau et la question du phlogistique

Louis-Bernard Guyton de Morveau est né à Dijon en 1737 et mort à Paris en 1816. Il a donc 52 ans lors de sa rencontre avec Young. Il a débuté sa carrière comme juriste et a obtenu dès l'âge de 18 ans une charge d'avocat général au parlement de Dijon. Mais sa passion est ailleurs : la chimie. Il fonde à Dijon un cours public de chimie. Il y professera pendant 13 ans. En 1772, il fait paraître des " digressions académiques " où il expose ses idées sur le phlogistique et la cristallisation. En 1773, il publie ses vues sur l'action bénéfique de fumigations acides dites " guytoniennes " sur les miasmes contagieux. En 1775, ce sont trois volumes de vers, d'éloges et de discours qu'il livre au public. Il récidive en 1785 avec des plaidoyers et des discours. Mais, dès 1782, il avait abandonné sa charge d'avocat général pour se consacrer au plan de nomenclature pour la chimie inséré au journal de physique. En 1786, sort le premier volume du *Dictionnaire de chimie de l'Encyclopédie méthodique*. Young le surprendra juste avant le déclenchement de la Révolution à laquelle Guyton prendra une part majeure : il fut, en effet, envoyé en 1791 par la Côte-d'Or à l'assemblée législative, puis en 1792 à la Conven-

tion. Membre du Comité de salut public, il aura un rôle prépondérant dans l'organisation des moyens de défense. On lui doit notamment la mise sur pied du corps des aérostiers militaires, si magnifiquement développé par Jean-Marie Joseph Coutelle et qui devait rendre de signalés services au siège de Mayence et à la bataille de Fleurus avant d'être injustement discrédité lors de la campagne d'Égypte (en raison de la destruction de tout le matériel de base lors du désastre d'Aboukir) et dissous par le premier consul. Guyton entrera à l'Institut lors de sa création en 1796 et deviendra directeur de l'école polytechnique.

La controverse du phlogistique

Le débat scientifique se rapportant à la querelle phlogistique se double en fait d'une véritable dispute philosophique, aussi profonde que, par exemple, celle de la génération spontanée ou même de celle de l'avènement du monde copernicien, voire, de nos jours, la dispute sur le déterminisme qui sévit parmi les physiciens nucléaires. Elle sera réglée, selon les mots d'Antoine Laurent de Lavoisier (1743-1794) par une victoire de l'expérience sur l'esprit de système : *“ Cette tendance que nous avons à vouloir que tous les corps ne soient composés que de trois ou quatre éléments est un préjugé qui nous vient des philosophes grecs. L'admission des quatre éléments qui, par la variété de leurs proportions, composent tous les corps que nous connaissons, est une pure hypothèse imaginée longtemps avant qu'on ait les premières notions de la Physique expérimentale et de la Chimie. On n'avait point encore de faits et l'on formait des systèmes. Et aujourd'hui que nous avons rassemblé les faits, il semble que nous nous efforcions de les repousser quand ils ne cadrent pas avec nos préjugés, tant il est vrai que le poids de l'autorité de ces pères de la philosophie humaine se fait encore sentir et qu'elle pèsera sans doute encore sur les générations à venir... ”*

La théorie du phlogistique avait été proposée par Georg Ernst Stahl (1660-1734) dans un ouvrage, le *“ Traité du soufre ”*, lu en 1772 par Lavoisier (avant la parution en langue française de 1776). L'auteur supposait l'existence d'un principe inflammable lourd, le phlogistique, présent dans tous les corps dans des proportions différentes. Cette hypothèse permettait d'expliquer calcination, combustion et transmissibilité de la combustion d'un corps combustible à un corps non combustible sans toucher au dogme des quatre éléments. En outre, la calcination d'un métal était réputée faire perdre à celui-ci son phlogistique. Ces notions étaient contredites par le constat d'une augmentation de poids des métaux calcinés par rapport aux métaux non calcinés.

L'année suivant la lecture de l'ouvrage de Stahl, Lavoisier était en mesure de démontrer par ses expériences sur le phosphore, le soufre et l'oxyde de plomb, que l'air se comportait comme un principe chimique

actif. Cette conviction fut confirmée par les apports scientifiques de Joseph Black (1728-1799), David MacBride et Joseph Priestley (1733-1804). Ce dernier, à la lecture des “ *opuscules physiques et chimiques* ” de Lavoisier, parus en 1774, envoya à son collègue français toutes les données chiffrées permettant de mettre en évidence une composante de l’air, “ *l’air pur* ”, “ *air vital* ” ou “ *air du feu* ” (l’oxygène) impliquée dans la calcination du métal.

L’explication de la densité plus élevée de la chaux métallique par rapport au métal d’origine paraissait évidente. Ce ne fut pas le cas pour tous et le camp des défenseurs du phlogistique ne s’avoua pas battu. Lavoisier s’employa à étayer sa théorie de l’oxygène et trouva un appui considérable dans la découverte d’Henry Cavendish (1731-1810) en 1783. Celui-ci avait en effet démontré que, loin d’être un corps pur, un “ *élément* ”, l’eau était en réalité composée de deux gaz, l’oxygène et l’hydrogène. La synthèse de l’eau, réalisée par combinaison d’oxygène et d’hydrogène à Londres par Cavendish et à Paris par Lavoisier en 1783 apporta un argument de poids aux novateurs. En 1787, Lavoisier s’était associé à Guyton de Morveau, Antoine-François de Fourcroy (1755-1809), Claude Berthollet (1748-1822), Jean-Henri Hassenfratz (1755-1827) et Adet pour la rédaction de la “ *méthode de nomenclature chimique* ” déjà citée à propos de Guyton de Morveau et qui rompait radicalement avec la tradition (elle-même très marquée par l’héritage d’ésotérisme et de symbolisme alchimique). Le *Traité élémentaire de chimie* qui suivit, par sa diffusion dans toute l’Europe, contribua à changer les mentalités et les faire adhérer au nouveau système, nous dirions aujourd’hui “ *changer de paradigme* ”.

Qu’en était-il lors de la visite d’Arthur Young à Guyton de Morveau ?

Nous sommes fin juillet 1789, le 31 pour être exact. Guyton de Morveau conteste avec vigueur l’existence du phlogistique, estime que la dernière publication du Dr Priestley fait le tour de la question et déclare qu’il considère la controverse comme du même ordre que la question de la liberté en France. Il montre à Young une partie de l’article *air* pour la *Nouvelle Encyclopédie*, rédigée par lui et qui doit paraître incessamment. Dans ce travail, il pense qu’il a, par delà la controverse, établi la vérité de la doctrine des chimistes français de la non-existence du phlogistique. A cette occasion, Young fait part au lecteur de sa vive admiration pour une femme, Mme Picardet dont les charmes de la conversation n’ont d’égaux que la compétence dans un cabinet de travail. Il assure qu’elle a traduit Schiller de l’allemand et une partie de l’œuvre de Kirwan de l’anglais. C’est une collaboratrice de talent pour Guyton sur laquelle Young ne tarit pas d’éloges. Il se retrouvera le lendemain 1^{er}

août invité à la table de Guyton de Morveau avec le professeur Chaussée et Monsieur Picardet. C'est une journée enrichissante pour lui. Il dépeint son hôte sous le jour le plus agréable et le plus brillant, témoignant d'une hauteur et d'une finesse de pensées qui n'ont d'égaux que son défaut d'affectation, car il le met au premier rang des chimistes de France et parmi les plus grands d'Europe, ce qui devrait suffire à rendre sa compagnie intéressante.

Malgré les temps troublés, la conversation tournera presque exclusivement sur des sujets de chimie : *“ Je le pressais, comme je l'avais fait plus d'une fois avec le docteur Priestley et aussi avec Monsieur Lavoisier, d'orienter un peu ses recherches vers l'application de sa science à l'agriculture ”*

Young confie alors au lecteur ses réflexions sur la nécessité de consacrer tout leur temps à leurs travaux pour des chercheurs de la trempe de Guyton.

C'est ensuite la visite du grand laboratoire de chimie de Guyton, dont le seul aspect confirme qu'il n'a pas affaire à un pur théoricien ou à un oisif. Il s'agit de deux vastes pièces admirablement équipées. Notre voyage y dénombre cinq à six fourneaux dont le plus puissant est un modèle de Macquer (Pierre-Joseph Macquer, médecin et chimiste réputé, né et mort à Paris (1718-1784). Il s'extasie sur la profusion et la variété des appareils en provenance de trois royaumes. Il n'a jamais rien vu de pareil nulle part ! Deux petits bureaux bien équipés en matériel d'écriture et une bibliothèque complètent l'ensemble.

Au moment de la visite, plusieurs expériences eudiométriques sont en cours. Young indique notamment qu'il a vu un eudiomètre à eau d'Alexandre Volta (1745-1827) et un autre dû à Felice Fontana (1730-1805). Guyton expose à ses amis le détail d'une élégante méthode pour établir la proportion “ d'air vital ” dans l'air. Il livre le détail d'une autre expérience simple et probante : un fragment de phosphore est placé à l'intérieur d'une cornue rendue étanche par eau ou mercure. Le phosphore s'enflamme par simple approche d'une bougie sous la cornue. La consommation d'air pour la combustion correspond à la “ part vitale ” contenue dans cet air, ce qui constitue un argument pour la “ doctrine antiphlogistique ”. Après extinction, le phosphore peut encore bouillir mais pas s'enflammer, ce qui signe la consommation totale de l'air vital. Young remarque une pompe à air avec cloche en verre, un système de lentilles de combustion du comte Georges-Louis de Buffon (1707-1788), un absorbeur, un respirateur avec air vital dans une jarre d'un côté et de l'eau de chaux dans une autre jarre. Il y a en outre une profusion de nouvelles et ingénieuses inventions destinées à faciliter les recherches sur la nouvelle “ philosophie ” de l'air. Le mot est lâché, il s'agit bien là d'un débat philosophique d'une grande

portée. Young note que cette variété de matériel en même temps que cette destination visant à résoudre le problème posé concourent à mettre toutes ces innovations techniques au seul crédit de Guyton de Morveau. Il espère que, suivant sur ce point l'idée du Dr Priestley de publier ses travaux, Guyton ajouterait beaucoup à sa réputation qui est à la fois grande et bien méritée et ferait, en outre, la promotion de ses recherches dans le cercle des autres expérimentateurs.

Notre voyageur ensuite, dans l'après-midi, a été accompagné par son hôte pour une visite à l'académie des Sciences où il a pu contempler les bustes de tous les dijonnais célèbres : Bossuet, Fevret, de Brosses, Crébillon, Pyron, Bouhier, Rameau et le dernier, Buffon.

Au cours de la soirée, où il rencontra à nouveau Madame Picardet, la conversation tomba sur les pillages et incendies de châteaux. Etait-ce des brigands ou des paysans qui étaient à l'origine de ces violences ? Selon une enquête diligentée par Guyton, il n'y avait pas de doute, ces exactions avaient bien été commises par des groupes de paysans.

Durant son séjour à Dijon, tenaillé par le besoin d'informations récentes, Young se met à la recherche de journaux. Il part en quête de café où il pense pouvoir assouvir sa soif de lecture. Il ne trouve pas de café, ce qui déjà le scandalise pour une ville de l'importance de Dijon (la capitale de la Bourgogne). Il finit par en trouver un petit minable au coin d'un square et, après une heure d'attente, il parvient à lire un papier.

Cette carence d'information le fait encore pester. D'autant qu'il rencontre des gens qui souhaiteraient, comme lui, lire des journaux et qui ont du mal à en trouver. Il voit dans le fait qu'il ne trouve à Dijon aucune personne ayant entendu parler des émeutes à l'hôtel de ville de Strasbourg la confirmation de l'ignorance générale de ce qui est en train de se passer.

Il constate alors qu'autant les gens n'ont aucune idée de ce qui s'est réellement passé, autant ils sont prompts à admettre ce qui est impossible. Le bobard du moment auquel le plus grand crédit est accordé est que la reine a été convaincue d'un complot d'empoisonnement du roi et de Monsieur pour donner la régence au comte d'Artois, de mettre le feu à Paris et de faire sauter le Palais Royal sur une mine !

Pourquoi les différentes parties des états ne poussent-elles pas à l'édition de journaux qui ne feraient mention que de leurs propres sentiments et opinions, et cela dans le but que, dans ce pays, tout homme doué de faculté d'entendement normale puisse disposer des faits lui permettant de se forger une opinion. Il trouve que le roi a été bien inspiré de prendre quelques mesures contre les états, mais qu'aucun de ses ministres ne s'est avisé de mettre sur pied des journaux de diffusion rapide qui auraient détrompé les gens sur les points dénaturés par leurs ennemis.

A la table d'hôtes, il n'y a que trois personnes : Young et deux nobles chassés de leurs territoires à ce que croit comprendre notre homme dans leur conversation, mais qui ne font allusion en aucune manière à la façon dont leur demeure a été brûlée. La description de l'état de cette partie de province dont ils viennent, sur la route de Langres à Gray est terrible. Le nombre de châteaux incendiés n'est pas élevé, mais trois sur cinq sont pillés et leurs propriétaires chassés de leurs terres et bien heureux de sauver leurs vies. L'un de ces gentilshommes est un homme sensé et bien informé ; il considère que le rang auquel il appartient et tous les droits afférents ont subi une destruction de fait en France. Et que les chefs de l'Assemblée Nationale ne possédant pas ou très peu de biens immobiliers, ont fermement l'intention de s'en prendre à la noblesse pour une répartition égalitaire, impression partagée par beaucoup de gens. Que cela arrive ou non, ce gentilhomme est persuadé que la France est absolument ruinée.

Il aborde ce sujet de conversation avec Guyton de Morveau qui remarque que ces exactions commises par des paysans provenaient de leurs défauts de lumières (!). A Dijon, il avait été recommandé aux curés d'éclairer leurs ouailles par une touche de politique dans leurs sermons, mais en vain, personne ne voulant sortir de la routine de ses prêches.

Young en revient à son sujet de prédilection et interroge de Morveau : *“ Est-ce qu'un seul journal ne les éclairerait pas plus qu'un soupçon de prêche ? ”*.

Nous avons déjà rapporté la conviction de Guyton que les actes de brigandages avaient été commis non par des brigands mais par des paysans. A Besançon, Young avait entendu dire qu'il y avait une troupe de 800 brigands.

Voilà notre homme à Beaune le 2 août. Il est pourvu d'un passeport délivré par le maire de Dijon et arbore une flamboyante cocarde du tiers état et de ce fait escompte éviter toute difficulté ; en effet, les rapports d'émeutes paysannes sont si formidables qu'il semble impossible de voyager sans difficulté. Il s'arrête à Nuys pour renseignements concernant les vignobles fameux en France et même dans toute l'Europe. Il visite le Clos Vougeot.

Young quitte la route de Lyon à Chagny pour gagner Montcenis (bourgade proche d'Autun, connue pour ses mines de fer et de houille) où il visite les installations où l'on moule et on fore des canons (p.323). Le curieux de l'affaire est que cette entreprise est tenue par un anglais, Mr “ Weelkainsong ” dont on dit qu'il serait le beau-frère du Dr Priestley, donc un ami du genre humain. Il a été appelé pour forer des canons pour la guerre de libération des Américains. Ce personnage n'est pas inconnu

des membres de notre académie, M. Geindre nous ayant appris dans sa communication “ *Buffon et Daubenton, de l’Académie de Nancy* “ que Buffon avait obtenu en 1768 des lettres patentes pour faire édifier sur ses terres de Buffon à six kilomètres de Montbard, une petite usine à fer produisant 400 tonnes de métal par an. En 1780, John Wilkinson (métallurgiste anglais qui conçut en 1775 la première soufflerie à vapeur) fit malheureusement sauter le haut-fourneau en voulant le faire marcher au coke ! Nous ne savons pas comment Buffon prit la chose. (p. 271)

Voilà donc le même homme, un anglais installé à Montcenis neuf ans plus tard et y forant des canons pour les *insurgents* d’Amérique. Selon Young, l’établissement est impressionnant : 500 à 600 ouvriers y travaillent en plus de ceux affectés au charbonnage. Cinq machines à vapeur sont installées pour la soufflerie et le forage, une autre étant en construction.

Young passe ensuite à Autun le 4 août où les rumeurs de bandes de brigands n’ont fait que croître et embellir et auxquelles il n’accorde aucun crédit. Pour lui, ce sont bien les paysans qui dévastent, pillent et incendient. Le 5, une angine mise sur le compte d’une chaleur caniculaire l’oblige à prendre du repos à Maison de Bourgogne où il trouve le site admirable et enchanteur. Même la chaleur y est supportable sans les nuées d’insectes qui accablent le voyageur en Languedoc et en Provence.

Nous quittons Young à son arrivée en Bourbonnais. Passant à Bourbon-Lancy, le voici à Moulins le 7 août, ayant effectué le parcours triangulaire qu’il s’était fixé au départ. Il gagnera ensuite l’Auvergne.

CONCLUSION

Nous venons de suivre notre agronome anglais au cours de ses pérégrinations à bord de son petit cabriolet à travers la Brie, la Champagne, la Lorraine, l’Alsace, la Franche-Comté et la Bourgogne. Ce voyageur n’en est pas à son coup d’essai : il a déjà parcouru le royaume de France à plusieurs reprises. C’est un observateur averti, bien introduit dans les milieux les plus divers et qui se révèle très objectif, très pragmatique dans sa manière de voir.

Durant ce parcours, il a rencontré des personnes éminentes sur le plan intellectuel. Toutes l’ont reçu avec politesse, l’ont invité et ont été d’une grande courtoisie. Il a aussi pris le pouls de la population grâce aux conversations qu’il a eues dans les auberges avec des personnes de rencontre fortuite. Il a aussi assisté à des scènes de rues qui lui ont permis de se faire une opinion sur un état de tension des esprits lourd de signification. Disposer d’un témoin oculaire, sinon impartial du moins désintéressé constitue une inestimable contribution pour essayer de com-

prendre, à un moment aussi crucial de notre histoire, l'enchaînement des faits qui allaient conduire à un aussi important bouleversement de notre société. Arthur Young a d'ailleurs consigné ses opinions sur ce thème dans un important chapitre de son ouvrage précisément intitulé " *On the révolution of France* ", qui à lui seul constituerait le canevas de tout un exposé.

Bornons-nous, aujourd'hui, à dégager ce qui, sur le vif, a provoqué de sa part les plus vives réactions.

L'aspect touristique, tout d'abord, avec les opinions sur l'architecture, l'urbanisme, le réseau routier, culture et élevages, mode de vie :

La conception d'ensemble des villes de France lui plaît beaucoup. En revanche, il est plus réticent sur les aménagements des rues et ruelles, souvent tortueuses, sales, mal construites et mal entretenues, mal éclairées, sauf exceptions comme Reims, Nancy ou Dijon. Il ne tarit pas d'éloges sur la beauté et l'élégance des décorations et des monuments des villes françaises qu'il juge incomparables.

Ce qui choque d'emblée notre voyageur, c'est le contraste entre un réseau routier exemplaire (les pavés du roy !) et une circulation dérisoire. Les routes sont parfois désertes. Parallèlement, l'information circule très peu et mal. Alors qu'à Paris, publications en tous genres, gazettes, libelles, journaux, etc. abondent, la province est à l'écart de toutes les informations. Il n'est que de voir les noms cités par notre homme : *Gazette de France* (qu'il n'apprécie guère), *le Mercure*, *le Courrier de l'Europe*, *le Journal de Paris*. Nous avons vu le coup de sang de notre homme à Château-Thierry où il ne trouve aucun journal. A Besançon, aucune nouvelle de Strasbourg. Et même aucune nouvelle du tout ! A Dijon, même chose. Les cafés où devraient être distribués les journaux, les cabinets littéraires, théoriquement destinés à l'information, ne sont pas du tout à la hauteur de leur tâche. Il est assez paradoxal de noter que pourtant, dès 1781, existait une *Gazette française* éditée sur les bateaux du corps expéditionnaire français lors de la Guerre d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Ce genre d'initiative aurait, sans doute, été bien utile en période de troubles dans les provinces françaises. Les grands du royaume, les esprits les plus éminents, voyagent beaucoup, se connaissent entre eux, s'écrivent. D'ailleurs, en un peu plus d'un mois, Young a rencontré en France une demi-douzaine de personnes qui, de loin ou de près, ont été en Angleterre, de gré ou de force ou, tout simplement, sont Anglais, sans oublier ce Wilkinson qui fabrique en France des canons destinés à être utilisés contre son propre pays. Il y a un riche réseau d'intellectuels qui couvre toute l'Europe. Il n'est que de voir l'appartenance de chacun d'entre eux, à commencer par Young lui-même, aux sociétés de lettres, de sciences ou de

philosophie des pays les plus divers. De ce fait, des initiatives privées intéressantes se développent et d'ailleurs la raison même du voyage de Young est de s'informer sur ces initiatives dans le domaine de l'agriculture et de l'élevage (nous avons vu revenir assez souvent sous la plume de notre voyageur la question de la production d'une laine de bonne qualité). Il y a certes de riches commerçants, des esprits entreprenants mais les innovations techniques se développent lentement. C'est sans doute la raison du succès de la publication de l'Encyclopédie. Young est un homme de terrain, un pragmatique comme Edmond Burke qui ne se paie pas des formules ou imprécations voltairiennes ou rousseauistes. Il est totalement étranger au mouvement d'esprit français qui a permis l'annexion du politique par les écrivains et les philosophes. C'est un observateur, un homme de terrain et un pragmatique. Il ne se paie ni d'incantations utopiques, ni de formules déclamatoires.

Et nous voilà sur le terrain du bouillonnement *révolutionnaire*

Notre homme ne suit pas du tout les déclarations de principes emphatiques. Il le redit à Besançon en déclarant : “ *comme si des factions politiques, des cercles littéraires d'une capitale constituaient un peuple* ”. Il est scandalisé de voir en ce pays comme l'information circule mal et qu'en même temps, aux Etats Généraux, on se paye de rodomontades et de déclarations du genre : “ *Nous sommes la première nation d'Europe* ”, ou “ *Le plus grand peuple de l'univers* ”. On le voit mal faire siens les termes de la lettre à lui adressée par Voltaire des *Délices* à Genève, le 15 août 1760 : “ *Continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philosophes sont rois et quand ils ont beaucoup de sujets philosophes* ”. Le Roi Stanislas aura une sage et efficace conception de son rôle d'éducateur en commençant par créer une bibliothèque publique et tout lorrain ne peut que lui rendre un hommage d'avoir fondé en 1750 la Bibliothèque municipale de Nancy et, par là, de “ *donner les moyens à tout le monde de cultiver ses talents dans telle science ou tel art qu'on voudra travailler* ” avec adjonction d'emblée de la fondation de deux prix. Son sens pratique lui fait recommander d'adjoindre à cette bibliothèque un Cabinet des curiosités, “ *de façon à éclairer les lois de la nature et les progrès de l'humanité* ”.

Toutes ces initiatives vaudront au roi Stanislas le qualificatif de “ *bien-faisant* ” octroyé par François Thimothée Thibault de Montbois, conseiller d'état, lieutenant-général au bailliage de Nancy et littérateur, dans un discours prononcé en 1752.

Le corollaire de la situation de défaut de circulation des informations que nous avons décrite, qui préoccupe tant Young, surtout par les temps perturbés où il voyage c'est, bien entendu, que les nouvelles importantes tardent à parvenir de Paris vers les grandes villes (nous avons vu le retard

d'acheminement de la nouvelle de la prise de la Bastille), mais aussi que véhiculent des informations tronquées, déformées, voire carrément fausses, bref des bobards, susceptibles de provoquer des réactions d'une ampleur injustifiée, mais facilitée par le climat politique et la tension des esprits. L'intention prêtée à la Reine de faire sauter l'Assemblée Nationale ou le Palais Royal, de faire massacrer les parisiens, d'empoisonner le roi, etc... est acceptée sans examen et sans discussion dès qu'elle est formulée par le premier quidam venu. Dans un contexte pareil, il est inutile de tenter d'apporter modération et bon sens. Le seul fait d'émettre une opinion mesurée et de bon sens attire la suspicion. Young l'apprendra à ses dépens !

Fait curieux, les informations circulent très mal, mais en contrepartie les dévastations, pillages, viols, mises à sac apparaissent un peu partout en même temps. Y a-t-il un circuit parallèle répandant des consignes et des instructions à effet immédiat quasi-simultané ? A cet égard, l'attitude de la noblesse est presque caricaturale ; d'un côté, les nobliaux de province ne voient pas venir le danger : dépassés par les événements, ils se laissent débusquer au gîte, ne songent pas un instant à adopter une attitude solidaire et à s'organiser pour une défense commune. De l'autre les grands noms et quelques esprits éminents se rangent soit sous l'étendard de la révolution, soit prennent très rapidement le chemin de l'exil. En revanche nous avons pu noter la prescience des événements à venir de certaines personnes, comme par exemple le jeune homme de Metz et d'autres personnes rencontrées lors de ses étapes qui ont une vision assez nette de ce qui va arriver. De quelle constitution les Français vont-ils doter ? Sera-t-elle rédigée sur le modèle anglais ou sera-t-elle le fruit de rêves utopiques qui nous vaudront beaucoup de lendemains qui déchanteront ?

Tout le monde constate et déplore la précarité et la misère de ceux qui travaillent la terre, mais personne ne semble avoir la moindre idée des mesures à entreprendre pour améliorer la situation. Young a pu constater la décrépitude et la déchéance des paysans et spécialement des femmes.

La famine, si souvent invoquée comme moteur des revendications est, sans doute, en grande partie fabriquée et aggravée elle aussi par le défaut d'information. Elle aurait pu être conjurée par quelques mesures simples proposées par Young au lieu d'être aggravée par des mesures maladroites qui ont suscité des émeutes lors de la distribution des denrées de première nécessité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui comment la seule évocation du rationnement d'une denrée provoque une ruée de la population pour stocker les matières dont la pénurie a été seulement évoquée ? (cf le film " *Le sucre* "). Young jubile de voir que

beaucoup de Français, parmi les plus lucides, redoutent de voir s'implanter en France, cette république qu'ils sont allés installer en Amérique pour faire pièce aux Anglais. Le degré de bêtise constatée dans les conversations de tables d'hôtes en France, qu'il attribue " au gouvernement " est bien plus grave, selon lui, qu'en Angleterre. Mais connaît-il tellement bien les tables d'hôtes anglaises ?

Autre aspect, l'influence considérable de ce qui se passe à Paris sur le comportement des provinces ; cela nous paraît banal aujourd'hui, mais cela était relativement nouveau en France, au point que Young développe la parabole du village de Syrie ou à Diarbekir opposé à la capitale, Constantinople, où il faut être prêt à des ménagements et à composer.

Ces notes sur le vif sont donc très instructives et apportent un éclairage intéressant sur un sujet si souvent abordé par des historiens qui, malheureusement, " *préfèrent le combat au débat, l'esprit de routine à l'esprit scientifique, l'anathème à l'analyse, la commémoration à l'explication, et la partialité à la vérité* ". Or, si *l'histoire du passé est la leçon de l'avenir* (Ernest Alby), *c'est aussi du vrai qui se déforme et la légende du faux qui s'incarne* ", selon la formule de Jean Cocteau.



Bibliographie

- AFTALION (Florin). *L'Economie de la Révolution*. Hachette, 1987
- BLANDIN (G.). *Chirurgien sur la Circé : l'aventure d'un chirurgien navigants nantais à bord d'une frégate royale au XVIII^{ème} siècle*. Ouest Editions/Universités inter-âges de Nantes, 1996
- BLAY (Michel), HALLEUX (Robert). *La Science classique, XVI^{ème}-XVIII^{ème} siècle. Dictionnaire critique*. Flammarion, 1998.
- BLIN (Arnaud), CHALIAND (Gérard), GÉRÉ (François), dir. *Puissance et influences*. Les mille et une nuits, Arthème Fayard, Paris, 2000.
- BURKE (Edmund). *Réflexions sur la révolution de France*. Traduction de Pierre ANDLER. Collection Pluriel. Hachette, 1989.
- DEAN PAUL (Sir John). *Journal d'un voyage à Paris au mois d'août 1802*. Traduit et annoté par Paul LACOMBE. Librairie Alphonse Picard et Fils, 1913.

- DRYER (Colin). *Sur les traces d'Arthur Young. La France revisitée, 1789-1989*. Denoël, 1989.
- FAY (Bernard). *La grande Révolution, 1715-1815*. Le livre contemporain, 1959
- FOUQUET (Claude). *Délires et défaites. Une histoire intellectuelle de l'exception française*. Albin Michel 2000
- GABER (Stéphane). *Un polonais de l'entourage de Stanislas, collaborateur de l'Encyclopédie : Jean-Etienne Kurdanowski (1680-1780)*. Le Pays Lorrain, 1981, p. 276
- MICHELET (Jules). *Histoire de la Révolution française*. 6 vol., 1868. Réédition Nouvelle Librairie de France, Paris, 1980.
- NORVINS (Jacques de). *Histoire de Napoléon*. 2 vol. Arnaud de Vesgres, Editeur, 1990. Reproduction de l'Édition Furne de 1839.
- ROBAUX (Paul), ROBAUX (Dominique). *Les Rues de Nancy*. Edit. Univers. Peter Lang, 1984.
- SEDILLOT (René). *Le Coût de la Révolution française*. Librairie Académique Perrin, 1987.
- Spectator *Les Allemands et le champagne*. Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, novembre 2000, pp. 1157-1158.
- TALLEYRAND . *Mémoires du Prince de...* publiés avec une préface et des notes du duc de Broglie. Philippe de Maubuisson, éditeur à l'enseigne de Saint-Louis en l'Isle. Idégraf Genève, 1982.
- VIVIEN (L.). *Histoire générale de la Révolution française, de l'Empire, de la Restauration, de la Monarchie de 1830 jusqu'à et y compris 1840*. 4 vol.. Paris, Pourrat frères éditeurs, 1884.
- WERNER (Eric). *L'Avant-guerre civile. L'âge d'homme*, 1999.
- YOUNG (Arthur). *Travels during the years 1787, 1788 and 1789 of the kingdom of France*. 2 vol., Dublin, 1793.